

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 65 (1936)

Heft: 15

Rubrik: JOC, Jeunesse ouvrière catholique

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

feront comprendre aux jeunes comment ils sont devenus citoyens de la nation suisse et comment la nation suisse est devenue ce qu'elle est. Les lectures collectives ou personnelles l'initieront aux particularités de civilisation, de mœurs, d'existence, aux diverses époques, la manière de se nourrir, de se loger, de se vêtir, de cultiver les champs, de voyager, de rendre la justice, de se défendre contre les ennemis, les créations artistiques, les découvertes scientifiques, les manifestations de la vie religieuse. Les leçons exigent quelque tension d'esprit pour écouter, réfléchir, apprendre et réciter. Les lectures semblent plus aimables et s'adressent davantage à l'imagination et à la sensibilité.

Et l'histoire du canton ? Au fur et à mesure que se déroulent les événements, les maîtres renseignent leurs enfants sur ce qu'était alors Fribourg et aussi la région où est située l'école ; car tous les Fribourgeois ne se trouvaient pas du côté des Suisses à Laupen ni à Morat. La Broye, la Glâne et la Veveyse n'ont lié leur destinée à celle de Fribourg que depuis 1536 ; la Gruyère est demeurée comté souverain jusqu'en 1555. On soulignera le rôle de Fribourg, dès son entrée dans la Confédération, dans les événements dont on conte l'histoire ; on parlera des hommes importants, des jours de gloire et de deuil, des mœurs et de la civilisation de jadis. Par ailleurs, en même temps qu'on étudie la géographie du canton de Fribourg, au moins deux mois par an, on signale les monuments du passé qui restent un peu partout, et à ce propos on narre les faits qu'ils nous rappellent. Qu'on apprenne à connaître sur les monuments eux-mêmes, si on le peut, sur des gravures, des cartes postales, les arts de la guerre et de la paix, les costumes, les outils du travail, les moyens de transport, les légendes du pays aussi, soit par récits, soit par lectures silencieuses, les proverbes, le folklore. Cette histoire-là s'adresse au cœur plutôt qu'au cerveau ; elle se conte ; on ne la fait pas répéter ni réciter. Il est possible d'y intéresser l'école entière en la présentant en une causerie ingénieuse et vivante qui la rende accessible aux petits sans être fastidieuse aux grands. L'histoire qui forme la mentalité patriotique est plutôt celle-là que narrent les récits et les lectures, qui n'est ni répétée ni récitée. Les leçons en forme sont nécessaires ; elles sont comme la structure solide d'une instruction que notre temps exige de tous. Elles ne sont pas nécessairement les plus efficaces d'action et de dévouement. L'élégance du chapeau d'une coquette est en étroite dépendance de l'échafaudage des fils de fer et des tissus rigides qui le garnissent à l'intérieur. Qui donc prétendrait que le sentiment d'admiration ou de jalousie que produit le ravissant couvre-chef n'est l'effet que de son armature ?

L'attitude agissante du maître en face de ses élèves ne doit pas correspondre à ce souci : Comment leur faire apprendre le plus d'histoire ? mais bien plutôt à celui-ci : Comment, par l'histoire que j'enseigne, ferai-je de cet enfant un homme qui comprendra mieux son pays, le servira avec plus de cœur, dans le village où il est, où vraisemblablement il restera ?

E. DÉVAUD.

J O C, Jeunesse ouvrière catholique

On voudrait croire que ces trois lettres ne sont inconnues à personne d'entre les lecteurs du *Bulletin*. Après le Congrès mondial de Bruxelles en août 1935, après la participation d'un groupe de

jocistes suisses au Katholikentag de septembre 1935 à Fribourg ; après surtout le premier congrès jociste suisse à Genève au début de septembre dernier, nous ne voulons pas douter qu'elle ait une fois arrêté vos regards et — quelques instants — votre pensée, cette pittoresque abréviation, J O C, qui suggère à notre esprit l'image d'un jouet, mais d'un jouet perfectionné qui serait une catapulte très moderne.

Historique.

Parmi les problèmes surgis des transformations fondamentales qu'apporte au monde le XIX^me siècle, la question ouvrière fut obsédante pour bien des esprits ; est-il besoin de rappeler les encycliques sociales des derniers Papes ?

Dans l'obscur vie d'un charbonnage de Belgique, un enfant d'une douzaine d'années jurait sur le corps de son père de se consacrer à l'amélioration de la vie ouvrière. Cet enfant devint le chanoine Cardyn. Celui-ci, certains de nos lecteurs l'ont connu, voilà quelques années, à l'Ecole normale d'Hauterive. Pour eux, ces « moins de 25 ans », nous évoquerons ce soir où il nous parla, en salle d'étude. Nous vîmes monter dans la chaire un prêtre au visage dur, et l'âpreté de son accent, je crois, nous fit sourire. Nous ne comprîmes pas tous très bien ce qu'il disait. Quelques-uns d'entre nous, je pense, étaient trop jeunes...

Dès le début de son sacerdoce, l'abbé Cardyn se posa le problème de la jeunesse salariée. Par des enquêtes, il se rendit un compte exact de la situation de ces jeunes, des conditions de leur travail, des injustices sociales et des dangers qui les attendaient, les trouvaient ignorants, sans armes, et les brisaient. Il groupe des jeunes gens — très peu, au début —, ouvriers eux-mêmes, qui s'instruisent par des enquêtes.

Suivent : la formation de cercles d'étude, et les premières *réalisations* : des syndicats d'apprentis, des essais d'orientation professionnelle et de placements de jeunes. Des Ligues Pie X répandent le renouveau eucharistique chez les ouvriers.

Puis, 1914, la guerre, qui ne brisa rien, en somme. Elle arrêta les réalisations, mais il est indéniable qu'elle mûrit les esprits, trempa les volontés. La guerre montra l'absolue nécessité d'une organisation spéciale des jeunes salariés, comme *jeunes* et comme *ouvriers*. L'année 1919 la connut, cette organisation, sous le nom de *Jeunesse syndicaliste*. La propagande étendit le mouvement et, en 1920, d'autres groupes se fondent à Bruxelles ; la province suit : la Wallonie a ses sections de jeunesse syndicaliste, puis, la Flandre, où des camarades constituent à Anvers un centre d'activité.

Dès 1920, les jeunesses ont un journal qui reçoit son titre définitif en 1924 seulement : l'année, également, de l'*organisation véritable* des jeunes travailleurs, telle qu'elle existe aujourd'hui : la J O C.

L'année suivante, 1925, la section féminine, J O C F, est créée.

La même année a lieu le premier congrès général à Bruxelles. Il groupait les délégués des sections (600) et la grande presse en parla. Au mois de mars de cette même année, Sa Sainteté Pie XI, recevant en audience privée le chanoine Cardyn, lui avait dit : « *Oui, il faut les organiser, les organiser en grand nombre.... Vous devez avoir l'ambition de conquérir la masse...* »

En 1927, un vicaire de la banlieue rouge, à Clichy près de Paris, fonde une section, et moins d'un an après ce pas, la J O C existe officiellement en France. Deux ans après, 1500 jocistes flamands et wallons sont reçus par le Pape.

Genève lance ses premiers essais en 1932 ; en fait, la J O C existe dans cette ville (la première en Suisse) officiellement depuis 1934, et voilà déjà le premier Congrès national suisse en septembre 1936.

Le mois d'août de l'année précédente avait eu lieu, nous l'avons rappelé au début de cet article, le premier Congrès mondial jociste : 10 ans d'existence officielle, 100,000 délégués représentant des millions de jeunes forces.

Nous avons donné, brièvement, cette chronologie, car c'est bien avec elle qu'on écrit l'histoire. Mais voulez-vous prendre garde, lecteurs, à la signification des dates, à *leur langage*.

1919-1925-1935. Six ans, entre la première réalisation et la découverte de la vraie organisation, de la vraie formule, dirait notre époque saturée de clichés, c'est-à-dire la découverte du véritable nom à jeter dans l'opinion. Six années obscures, pénibles, ingrates très certainement.

Puis, dix ans d'existence *officielle* ; mais *avant cela*, un temps sans chronique, long à n'en pas douter, un temps de réflexions douloureuses, les souffrances, les essais obscurs...

Ces considérations ne vous imposent-elles pas une préliminaire remarque : les débuts pénibles, les tentatives que, facilement, on imagine déconcertantes, nous obligent à envisager de plus près d'autres éléments, qui furent, ceux-là, les vraies causes de succès ; un but précis, la volonté constante, âprement tendue vers ce but, l'emploi de méthodes extraordinairement efficaces.

Quinze ans. Très souvent il a suffi de ce temps pour plonger dans l'oubli des œuvres dont l'origine avait brillé de quelque éclat, même et peut-être surtout, des œuvres de « jeunesse ». Pour la J O C, nous ne craignons pas d'affirmer une chose : elle ne fait, elle, que débiter. C'est donc qu'elle possède une force peu commune, qu'il vaut la peine d'examiner.

Nous aurons l'occasion, dans les articles qui suivront, d'étudier justement les éléments de sa force : sa méthode, ses programmes et ce qui, par-dessus tout, l'anime : *son esprit*.

Jérôme Robert.

